

bre à vingt-quatre ans par de véritables prouesses dans les guerres d'escarmouches stupides et terribles qui désolèrent l'Égypte ces dernières années. Fixé depuis peu à Constantinople où l'attendaient de hautes fonctions diplomatiques, il se trouvait, pour une semaine, en séjour chez son oncle, gouverneur de la province.

Evidemment, la ravissante Maritza faisait impression sur son danseur. Attentif, empressé, le prince se mettait en frais, habile à mêler de délicats compliments aux banalités d'une causerie mondaine. Au cours des chassés croisés, comme une très exquise flatterie, il évoqua plusieurs rencontres : sur les quais, au *Jardin*, au pont des caravanes. Et, avec beaucoup de grâce, il laissa deviner l'émotion chaque fois ressentie, — ce qui, à la rigueur, n'offrait rien de trop improbable ; — puis, ayant cru reconnaître dans le rose vis-à-vis la compagne inséparable, il demanda aimablement à lui être présenté, laissant bien comprendre que ce désir allait toujours à la même adresse.

La contredanse terminée, Maritza, ayant promis la valse prochaine, acquiesça gentiment au vœu de son danseur. Elle le conduisit à Tiomane et le lui nomma. L'orchestre attaquant alors les premières mesures d'une polka, l'Altesse offrit son bras à l'amie de mademoiselle de Sorgues.

Tout d'abord, l'amie eut à entendre l'éloge détaillé des perfections de Maritza. A coup sûr, le prince tenait à témoigner son admiration, et même quelque chose de plus, avec un enthousiasme très discret, du reste, et du meilleur goût. Après quoi, toujours avec sa parfaite convenance, sans paraître poser une question, il fit causer Tiomane, intéressé aux moindres détails de cette maison où vivait la plus jolie petite personne du monde.

Trop fine pour ne pas soupçonner un peu le dessous des cartes, l'interlocutrice satisfait une curiosité où elle flairait quelque mystérieux projet. La découverte n'avait rien que d'encourageant pour une amie sincère. Un prince ! jeune, beau, fameux par sa valeur, distingué, élégant, aimable ! Quelle tête de jeune fille pourrait renier un tel héros ! Elle voyait déjà Maritza portant sur ses cheveux noirs à reflets d'or la couronne fermée : la couronne de princesse. Et quel bijoux semblait mieux fait pour elle !

La polka achevée, le prince avait entraîné Tiomane au buffet, et, tandis que tous les deux prenaient un sorbet, le captivant entretien se poursuivait. Il cherchait maintenant à pénétrer le caractère de Maritza. Ensuite, il confessa son goût pour l'Europe, pour Paris en particulier ; ce qui semblait insinuer qu'il y mènerait volontiers sa femme.

Ils discouaient ainsi depuis un assez long moment, quand une petite voix aigre les fit se retourner.

— Comment ! vous êtes là, tous les deux ?

C'était Maritza, au bras de mademoiselle Pascale, toujours aussi sèche, avec un air plus accusé encore d'assurance dominatrice, richement habillée d'une robe de velours noir surchargée de jais. Au sourire de triomphe méchant que l'institutrice lança à Tiomane, celle-ci craignit presque une manœuvre désobligeante.

— Eh ! savez-vous, prince, poursuivit Maritza de son même ton dépit et hautain, que vous m'avez tout à fait oubliée.... mais oui.... notre valse est plus qu'à moitié.... entendez-vous.... elle s'achève....

— Grand Dieu, mademoiselle, s'écria le prince confus et sincèrement désolé, comment m'excuser jamais ? Pour me justifier, il me faut invoquer